

*Le récit « anonyme » du Parlamento  
tenu à Quillín en 1641  
entre les Indiens Araucans  
et les Espagnols.  
Une image de la frontière*

**Introduction : le contexte**

À LA LECTURE DU TITRE choisi pour ce travail une première explication s'impose : pourquoi avoir mis entre guillemets le caractère anonyme du récit que nous nous proposons d'analyser alors que ce texte, intitulé *Relacion verdadera de las pazes que capitulo con el Araucano rebelado el Marques de Baides, Conde de Pedroso, Governador y Capitan General del Reyno de Chile* (...), qui a pourtant un auteur, un auteur bien connu ? Précisons que nous avons d'abord trouvé ce document à la Bibliothèque National de Madrid faisant partie d'un volume de mélanges de l'année 1641. Il s'y présente sous forme d'un opuscule imprimé (Madrid 1642), et il est effectivement anonyme<sup>1</sup>. Cependant, notre surprise a été grande lorsque cherchant ce *Parlamento* entre Araucans et Espagnols dans un recueil de traités de paix et d'alliance nous l'avons trouvé reproduit mot pour mot avec cet avertissement : « El padre Alonso de Ovalle advierte, que la misma relacion de estas paces, que puso en su obra, la havia estampado antes en Madrid : y es la que corre impresa en

---

<sup>1</sup> BN-Madrid, Ms 2372 ou Mf 11452, fols 799-802v.

cuatro hojas de a folio con el título siguiente (...) »<sup>2</sup>. C'est à dire que ce rapport sur le *Parlamento* de Quillín fut écrit par le père jésuite Alonso de Ovalle. Il fut d'abord publié à Madrid comme un opuscule anonyme, puis repris par l'auteur dans son ouvrage *Histórica Relación del Reino de Chile* publié à Rome en 1646<sup>3</sup>.

Alonso de Ovalle naît à Santiago de Chile le 27 juillet 1603 et meurt au collège jésuite de San Pablo de Lima le 11 mars 1651. Il est créole et appartient à une lignée de Capitaines établis en Amérique. Ovalle rentre au sein de la Compagnie de Jésus le 8 décembre 1618. Il fait son noviciat à Córdoba de Tucumán, mais à 23 ans, le désir d'évangéliser les Indiens le rappelle au Chili. Il partagera sa vie sacerdotale entre l'apostolat des Noirs et la mission de la vallée de la Ligua<sup>4</sup>.

Quand et pourquoi écrit-il donc ce récit publié à Madrid en 1642 ? Alonso de Ovalle fut choisi en 1640, semble-t-il en raison de sa connaissance de l'histoire du Chili et de l'aide apportée par sa famille au financement du voyage<sup>5</sup>, pour représenter la vice province jésuite du Chili dans la Congrégation Générale VIII de la Compagnie. Le Chili avait acquis le statut de vice province en se séparant du Paraguay en 1624. Dix ans plus tard on lui avait octroyé le droit d'être représenté par un procureur en Europe. C'est avec ce poste qu'Ovalle se rend à Rome pour faire valoir les intérêts du Chili auprès du Père Général. En chemin, il s'arrêtera en Espagne afin de solliciter du roi Philippe IV le financement nécessaire au recrutement de nouveaux religieux<sup>6</sup>.

Ovalle quitte le port du Callao fin avril 1641 pour atteindre Madrid un an plus tard. Dès son arrivée, il adresse un mémoire au roi où il demande trente sujets pour les missions chiliennes ; il n'en obtiendra que douze.

Puis, Ovalle part sillonner la Castille. Il publiera, juste avant, le rapport du Parlement tenu à Quillín (l'approbation du texte par le Conseil date du 25 juin 1642). Néanmoins, Ovalle n'était plus au Chili lorsque cet événement s'y

---

2 Voir Abreu y Bertodano, III<sup>e</sup> partie, p. 416.

3 Voir Ovalle, Livre VII, chap. IX, p. 301-312.

4 Voir Hanisch, toute une partie de son ouvrage est consacrée à la biographie d'Ovalle, p. 7-100 ; voir également Olivares, p. 283-285. Une biographie d'Ovalle, que nous n'avons pas pu consulter, fut faite par le père D. Rosales ; elle est publiée dans *Boletín de la Academia Chilena de la Historia*, n° 35, 2<sup>o</sup> semestre, 1946.

5 Voir Hanisch, p. 53.

6 La vice province comptait à ce moment-là cinquante deux pères dont vingt deux nés au Chili. Il y avait trois collèges, ceux de Santiago, Concepción et Mendoza ainsi que trois missions, chacune d'elles à la charge de deux missionnaires : Arauco, Buena Esperanza et Chiloé. Celles-ci étaient financées grâce à l'aumône royale : 1000 pesos par mission et 2000 pesos pour la super intendance des missions placée au collège de Concepción, voir Hanisch, p. 39.

produisit ; ce fut – comme l'indique l'intitulé – grâce aux lettres du Marquis de Baidés, gouverneur du Chili, et à celles des pères jésuites qui l'accompagnaient dans cette rencontre avec les Indiens, Diego de Rosales et Juan de Moscoso<sup>7</sup>, qu'il composa son opuscule.

De quoi s'agit-il ? Cet opuscule est le récit du premier *Parlamento* tenu entre l'armée espagnole du Chili et les différents groupes d'Indiens araucans : comment s'est-il déroulé et quels ont été les accords adoptés par les deux parties. Parmi ces accords, la libération des captifs espagnols semble représenter une réussite fondamentale. Selon le récit, les Indiens s'y sont rendus de leur propre gré sans avoir eu besoin de faire appel à la violence et sont devenus à partir de là les vassaux de sa majesté. Tout a été le fruit de la Volonté Divine et du comportement exemplaire du Marquis de Baidés envers les Indiens. Choisi par Dieu pour pacifier le Royaume, dont il était le gouverneur depuis 1640, le Marquis de Baidés a su amadouer les Araucans et établir avec eux une relation de confiance. Désormais l'œuvre évangélicatrice pouvait reprendre son souffle.

On soupçonne facilement le caractère excessivement rassurant et optimiste du récit, la réalité frontalière étant particulièrement difficile depuis la révolte des Araucans de 1598 pendant laquelle le gouverneur Oñez de Loyola périt. Toutes les villes au sud du Biobío, à savoir : Osorno, La Imperial, Angol, Villarica et Valdivia furent perdues<sup>8</sup> ; des centaines de captifs Espagnols -comme nous aurons l'occasion de le voir – furent capturés par les Indiens. Depuis, les razzias se généralisaient entre les deux camps ; côté espagnol, un décret royal de 1608 autorisa même l'esclavage des Indiens<sup>9</sup>. Les tensions étaient donc à leur comble et la peur régnait. La situation idyllique décrite par Ovalle dans son opuscule, ne fait, au fond, que mettre davantage en relief toutes les incertitudes qui régnaient sur la frontière.

On comprendra pourtant qu'à Madrid, où notre jésuite était allé pour obtenir un soutien royal plus fort auprès des missions, il fallait être

---

<sup>7</sup> Ovalle, de la même façon qu'il cache son identité, ne dévoile pas celle des autres pères. On sait qui étaient ceux-ci grâce au récit de Rosales lui-même, voir Rosales, t. II, Livre VIII, p. 1109-1215.

<sup>8</sup> La seule révolte comparable dans l'histoire de la présence espagnole en Amérique est celle des Indiens Pueblos au Nouveaux Mexique presque un siècle plus tard –1680– qui provoqua également la retraite des Espagnols des territoires qui avaient déjà été colonisés.

<sup>9</sup> Voir Jara, p. 150-163. Ce décret ne fait que donner une base légale à une pratique qui était courante. À partir de là on permet de réduire en esclavage les Indiens capturés à la guerre à condition qu'ils soient âgés au moins de dix ans et demi pour les hommes et neuf ans et demi pour les femmes. Les *Indios amigos* étaient également autorisés à capturer des « pièces » d'esclaves et à les vendre, *Ibid.*, p. 227-228.

convaincant. Il fallait rappeler que l'entreprise chilienne, la seule dans toute l'Amérique qui comptait, dès 1603, avec une armée permanente financée par l'État<sup>10</sup>, méritait toujours de l'aide. D'ailleurs, il est intéressant de constater qu'en même temps qu'Ovalle insiste sur le caractère pacifique de la rencontre avec les Indiens – qui évita davantage de dégâts et de pertes humaines –, il ne manque pas une occasion pour louer l'armée royale<sup>11</sup>. Dans sa stratégie, à plusieurs reprises il exalte également la fertilité physique et spirituelle de la terre chilienne<sup>12</sup>. Est-ce pour que l'opuscule paraisse plus objectif et, en conséquence, plus convaincant qu'Ovalle a préféré cacher son identité ? En tout cas, si l'on croit Barros Arana, cette relation anonyme passa inaperçue à la Cour, le contexte international étant extrêmement hostile : guerre en Flandre, rupture avec la France, et donc de nouveaux affrontements dans le Roussillon et en Italie ; la Catalogne en état d'insurrection demande de l'aide aux Français et le Portugal retrouve son indépendance<sup>13</sup>. Pourtant, en mai 1643, avant de quitter l'Espagne pour Rome, Ovalle demande à nouveau des missionnaires au monarque, qui, cette fois-ci, se montra plus généreux en assumant le financement de vingt-quatre religieux. Comment doit-on l'interpréter ? En fait, Ovalle n'était pas seul, le Marquis de Baidés aussi bien que d'autres Jésuites du Chili appuyaient cette requête et écrivirent pendant ces trois premières années de la décennie plusieurs missives au monarque : « *creyendo que las cartas del gobernador no tuvieran en la Corte el crédito que se necesitaba para dar la sanción real a las llamadas paces de Quillín, los jesuitas de Chili pusieron en juego todas sus relaciones y todas sus influencias* »<sup>14</sup>. Le succès de Baidés et des Jésuites fut cependant relatif. Quelques jours avant la réponse au deuxième mémoire d'Ovalle (mai 1643), Philippe IV avait enfin répondu également aux sollicitations qui étaient parvenues dès novembre 1641 du gouverneur du Chili. Par *Real Cédula* du 29

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, pp. 122-133.

<sup>11</sup> « (...) se junto un valiente y numeroso exercito de dos mil y trescientos cincuenta hombres de pelea, sin los muchachos y mas gente de servicio, y entre ellos no pequeña parte de lo mejor del Reyno, todos con muy luzidas armas y caballos, que pasaron de diez mil, los mejores, mas ligeros, generosos y valientes, que huellan la America, y no deven nada en sus talles, airosidad y bizarria, a los famosos Andaluzes que pisan las riberas del Betis », fol. 800.

<sup>12</sup> « (...) quanto importaba al Real servicio que se lograsen estos campos capaces para todo genero de labor, y criança de ganados, tan amenos, con tanta diversidad de fuentes, rios, y arroyos de las mas saludables y delicadas aguas que se conocen, por nacer y correr por minerales de oro, de que estan llenos aquellos montes y quebradas, y generalmente toda la tierra de Chile », fol 800.

<sup>13</sup> Voir Barros Arana, p. 367-369.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 367.

avril 1643, le monarque refusa d'envoyer les mille hommes, plus leurs salaires, demandés par Baidés afin de coloniser les terres des Indiens ; il approuva pourtant la paix accordée avec les Araucans<sup>15</sup> et s'engagea, faute d'un trésor public solvable, à envoyer des religieux pour commencer à réduire et catéchiser les Indiens<sup>16</sup>. C'est dans ce contexte qu'il faut situer la réponse du roi à Ovalle.

Ce récit du père Alonso d'Ovalle que nous avons tenté de situer dans sa conjoncture ne représente pourtant pas la seule source d'information sur le *Parlamento* de Quillín. Le père jésuite Diego de Rosales, un des participants au *Parlamento* et un des informateurs d'Ovalle comme nous l'avons indiqué ci-dessus, dans sa célèbre chronique *Historia general del Reino de Chile, Flandes Indiano* décrit longuement et minutieusement le développement de cet événement. La *Historia* du père Rosales, complètement finie et prête pour l'impression dès 1666, ne sera pourtant publiée qu'en 1877-78<sup>17</sup>. Elle a été logiquement privilégiée par l'historiographie qui s'est occupée de la paix de Quillín de 1641 : sa valeur ethnographique et la richesse des informations étant très supérieures au rapport fait par Ovalle. Par ailleurs, les deux textes ne se contredisent nullement et, si nous nous intéressons cependant au récit d'Ovalle, c'est parce qu'il s'agit d'un opuscule adressé à l'opinion publique espagnole et au roi, c'est à dire qu'Ovalle visait, en écrivant ce libelle, un but politique. À savoir : défendre la pacification du sud du Chili menée par les Jésuites et matérialisée dans le *Parlamento* tenu à Quillín, tout en peignant une « certaine » image du Chili frontalier. Nous essaierons par la suite de dégager du récit cette image que le jésuite créole Alonso de Ovalle veut transmettre au public péninsulaire.

Un seul historien, Diego Barros Arana, semble avoir eu recours au père Ovalle lorsque dans son *Historia jeneral de Chile*, il traite le gouvernement du Marquis de Baidés et la paix de Quillín<sup>18</sup>. Barros Arana, dans un esprit fortement anti-jésuite ne voit dans le récit d'Ovalle qu'un texte de propagande trompeuse derrière lequel la Compagnie et, séduit par elle, le nouveau gouverneur cachaient leurs propres intérêts au détriment de ceux du reste des

---

<sup>15</sup> De fait, la paix de Quillín de 1641 est le seul accord avec des Indiens qui a été compris dans le recueil des traités de paix et d'alliance de Abreu y Bertodano, p. 416.

<sup>16</sup> Voir Hanisch, p. 64 et Barros Arana, p. 369.

<sup>17</sup> Voir Préface à la première édition de B. Vicuña Mackena dans Rosales, p. XXV-LIII.

<sup>18</sup> Voir BARROS ARANA, t. IV, chap. X, pp. 349-374; bien que ce tome IV de sa copieuse *Historia...* fut publié en 1885, peut-être méconnaissait-il l'ouvrage de Rosales qui était tout récemment publiée par Vicuña Mackena en 1877/78.

autorités civiles et de la population. L'auteur soutient, contrairement à Rosales et Ovalle, que ce ne furent pas les Indiens qui se rendirent aux Espagnols mais, plutôt à l'inverse, le Marquis de Baidés qui leur offrit la paix malgré la méfiance des plus expérimentés du Royaume<sup>19</sup> : « *proponíanse el i sus consejeros* (les pères jésuites, notamment Francisco Vargas, son confesseur, et Diego de Rosales, son ami) *dirijir este negocio con toda cautela, para dar a los tratos que se hiziesen con el enemigo las apariencias de ser empeñosamente solicitadas por éste, i aprobadas por los capitanes españoles como el resultado más útil y ventajoso que se podía sacar de las circunstancias*»<sup>20</sup>. Le rôle des Jésuites était de présenter les négociations comme étant l'œuvre de la Providence en faveur des Espagnols<sup>21</sup> ; ils s'obstinèrent à donner à cette expédition le caractère d'une croisade religieuse<sup>22</sup>.

Nous pouvons accepter cette thèse de Barros Arana selon laquelle les Jésuites, intéressés à élargir leurs missions, défendaient une politique de pacification de la frontière alors qu'une bonne partie de la société civile ne partagea pas cette position. D'une part, cela accordait aux religieux un rôle politique prépondérant : ils auraient été privilégiés s'agissant de la stabilisation du territoire et les rapports avec les Indigènes. D'autre part, plusieurs auteurs ont montré que l'affrontement frontalier pouvait être très profitable et, en conséquence, intéressant à entretenir<sup>23</sup>. Ovalle ne cache pas complètement ces divergences entre les Espagnols, bien que ce soit pour montrer que ceux qui défendaient une politique d'affrontement avaient tort. Pourtant, nous pourrions nous demander pourquoi le Marquis de Baidés, gouverneur du Royaume, adhère au camp jésuite. Même s'il est vrai qu'il existait déjà un antécédent d'alliance gouverneur-Jésuites en faveur de la pacification dans les figures d'Alonso García Ramón et le père Luis de Valdivia

---

19 Il s'appuie pour cette thèse sur le chroniqueur Antonio García dont l'œuvre n'est connue, d'après Barros Arana, que par les références de José Pérez García dans son histoire inédite. Nous n'avons trouvé aucune chronique sous ce nom, elle reste peut-être toujours inédite, voir Barros Arana, note 12, p.357.

20 *Ibid.*, p.358.

21 *Ibid.*, p.361.

22 *Ibid.*, p.363.

23 Sur l'esclavage Indien comme solution au problème de manque de main d'œuvre agricole, voir Jara, p. 150-163 ; sur la guerre comme affaire commerciale, voir Villalobos, dans Solano, p. 313-322 ; voir également Zavala qui montre dans sa thèse les intérêts de la société chilienne à maintenir la frontière car elle était un lieu d'interaction riche et fluide avec la société indienne ; entre les deux sociétés s'établit ce qu'il appelle un « partenariat conflictuel ».

qui prônaient dès 1605 une politique de clémence et de conciliation<sup>24</sup>. Alliance qui date peut-être d'avant si l'on songe que le gouverneur García Oñez y Loyola, mort à Curalaba en décembre 1598 aux mains des Indiens, était le neveu d'Ignace de Loyola.

Quoi qu'il en soit, c'est là où Barros Arana néglige le texte d'Ovalle que nous le trouvons plus intéressant. C'est son caractère de propagande qui nous permet de rentrer dans l'univers frontalier du XVII<sup>e</sup> siècle chilien.

## Une image de la frontière

### Les miracles

Ovalle, nous l'avons vu, écrit cet opuscule en faveur du *Parlamento* de paix tenu à Quillín entre Espagnols et Araucans afin d'influencer l'opinion publique péninsulaire et notamment l'avis du roi, auprès duquel il sollicite en même temps de l'aide financière pour les missions chiliennes. Cependant, ce n'est pas à titre personnel que notre père défend la politique de pacification auprès de la Cour, car le rapport du *Parlamento* est un texte anonyme lorsqu'il est publié pour la première fois à Madrid en 1642. En fait, d'après le récit, c'est la Volonté Divine qui garantit, avant tout, la convenance et le succès de cette politique. Ainsi, les miracles, manifestations de Dieu dans la réalité sensible, jalonnent le déroulement des événements rapportés remplissant de sens le devenir de l'histoire.

Toute une première série de prodiges au message indubitable se produisirent l'année qui précéda les accords de Quillín. Ovalle nous apprend que les Indiens, *a su rustico modo de entender* (fol.799), les interprétèrent quand même comme des signaux du Ciel pour qu'ils s'assujettissent aux Espagnols<sup>25</sup>.

---

24 Pour les *Parlamentos* de paix tenus entre le père Valdivia et les Araucans, voir Zapater [85]. Il est intéressant de remarquer l'ambiguïté de la position de la Couronne dans sa politique chilienne. La cédula de 1608 qui ouvre la voie légale à l'esclavage indien représente l'échec du tandem García Ramón-Valdivia. Pourtant quelques années plus tard, suite aux rencontres pacifiques du père Valdivia avec les Araucans en 1612, le roi soutiendra les actions du missionnaire. En fait, l'esclavage des Indiens fut tantôt interdit, tantôt autorisé et définitivement aboli en 1683.

25 Nous reproduisons ici la gravure qui illustre ces miracles. Le côté gauche correspond au monde chrétien et civilisé ; à droite tout est désordonné, la nature est abrupte, c'est le côté indien ; voir Alaperrine-Bouyer, p. 54. Elle fut faite et publiée par Ovalle dans son *Historica relación...* Nous savons grâce à Casanova que l'auteur des gravures qui accompagnent cet ouvrage est Ovalle lui-même, mais nous n'avons pas pu vérifier cette information car il n'indique pas la source ; voir Casanova, p. 35, note 10.

Le premier des miracles fut de voir des aigles royaux. Ces aigles, selon la tradition indienne, avaient été vus la veille de l'arrivée des premiers Espagnols au Chili.

En deuxième lieu, tel que *dan fee todos los Indios, y los cautivos Españoles lo testifican con toda asseveracion* (fol.799), un volcan explosa dans la juridiction du cacique Aliante en février de cette même année de 1640. Il brûla et rejeta des rochers avec force. Le bruit fut si épouvantable que la peur provoqua de fausses couches chez toutes les femmes enceintes des alentours. Tous furent également d'accord pour affirmer que suite à l'explosion du volcan une grande quantité de cendres brûlantes tombèrent dans le fleuve Alipen et provoquèrent le réchauffement des eaux ainsi que celles du fleuve Tolten qu'il rejoint. Pendant quatre mois les cours de ces deux fleuves bouillirent et par conséquent, on ne put boire leurs eaux ni manger les poissons morts qui s'échouaient sur les plages. De plus, les blocs et les cendres que le volcan rejetait dans les fleuves les firent déborder dans les champs jusqu'à inonder les maisons, lesquelles restèrent isolées, même dans des endroits proéminents. La force et la violence du volcan finirent par briser et diviser en deux le coteau qui avait explosé : une partie tomba vers l'orient et l'autre vers l'occident. La lagune de Villarrica déborda et noya également champs et villages.

Il y eut également en ces temps-là une apparition dans le ciel : deux armées, l'une du côté des terres des Espagnols, l'autre du côté des terres des Indiens, s'affrontaient ; mais c'était la première qui remportait toujours la victoire, grâce notamment à l'encouragement que son capitaine apportait aux troupes. Ce capitaine était remarquable par son hardiesse ; il montait un cheval blanc et il était armé d'une large épée. Il ne pouvait donc être, même si cela n'est pas dit explicitement, que l'apôtre Saint Jacques, patron des armées espagnoles depuis la Reconquête. Cette vision dura trois mois *para que huviesse menos que dudar* (fol.799). Et pour que l'on comprenne combien l'image était persuasive, Ovalle nous rappelle qu'il y a des prodiges semblables dans les textes bibliques, en particulier dans les *Histoires Romaines* et dans le deuxième *Livre des Maccabées*. Il n'oublie pas non plus de citer des témoins, cette fois-ci « de qualité », à savoir, don Pedro de Sotomayor, doña Catalina de Santander y Espinosa y doña Mariana de Sotomayor, tous trois captifs des Indiens lors du miracle.

Enfin, après toutes ces catastrophes, une dernière vision augmenta davantage encore la peur des Indiens: une bête féroce, dont la tête était pleine de cornes tordues, poussait des hurlements épouvantables en suivant un arbre en flammes qui courait sur les eaux. Cette vision fut l'occasion d'une



contemplation pieuse : il s'agissait, dit Ovalle, de l'animal monstrueux vu par Saint Jean dans son *Apocalypse*, symbole de la gentilité, de l'idolâtrie et de la malhonnêteté enracinées chez les Indiens. C'est donc, conclut notre père, le temps de bannir cette bête au moyen de prédicateurs apostoliques : « *con que parece podemos esperar en la divina misericordia, se ha llegado ya el tiempo en que por medio de Predicadores Apostolicos, por quien clama ya este Gentilísimo, quiere que sea desterrada a despecho suyo esta bestia, que ha tenido tiranizada a su Dios, y a su Rey esta tierra, y dando voces por verse desaloxada, y lançada de su antigua possession, abriendo el abismo su boca, la trague y consuma despedaçada entre los dientes de sus furiosas olas, y encendidas corrientes* » (fol. 799-800).

Ces signes célestes qui précèdent les accords de paix n'ont pas besoin de commentaires car leur message est très facilement compréhensible et ne laisse pas de place aux malentendus : « *Estas son las señales que parece ha dado el cielo (y assi lo interpretan los Indios, refiriendolas con tan gran pavor, temblor, y conmocion de sus animos, que mudan semblantes, alteran la voz, y tiemblan de admiracion y espanto) de que quiere nuestro Señor rindan ya su cuello al suave yugo de su Cruz y ley Evangelica, por medio de la obediencia, y sujecion a nuestro Catolico Rey* » (fol. 800). Conquête matérielle et spirituelle sont donc une seule et même chose ; les Indiens ont compris grâce à ces prodiges que de surcroît elles sont imminentes et irrémédiables. Le message triomphaliste et guerrier véhiculé par ces miracles s'inscrit parfaitement dans la perspective propagandiste de ce qui est, au départ, un simple libelle destiné à l'opinion espagnole et à son roi, mais il semble paradoxal si l'on songe, d'une part, que la réalité de l'affrontement frontalier avait plutôt donné la victoire aux Araucans, et d'autre part, qu'ils précèdent justement une première rencontre pacifique entre les deux camps où les Espagnols devaient reconnaître les Indigènes comme de vrais interlocuteurs. Il semble que ces prodiges, issus évidemment de l'imaginaire espagnol, malgré leur supposée origine indienne, et destinés, en même temps, à nourrir cet imaginaire, servent à Ovalle à faire passer la défaite espagnole au sud du Chili pour une victoire, au moins morale, voire religieuse.

Après une première incursion du Gouverneur en terres des Araucans datée du quatre janvier 1640, où une conversation initiale s'établit avec le *Toque*<sup>26</sup> Lincopichon, qui promet la paix en ce qui les concerne lui et ses

---

<sup>26</sup> « *llaman assi al Capitan General* » fol. 800. D'après le glossaire dressé par ZAVALA le *Gen-toqui* est le gardien de la hache sacrée (*toqui*) ; celui qui a le pouvoir de convoquer et de

vassaux, le Marquis reçoit à Concepción, *residencia que es de los Gobernadores* (fol. 800), plusieurs ambassades indiennes pour offrir également la paix et échanger des présents. On se met alors d'accord pour que Baides revienne dans les terres des Indigènes. C'est ainsi qu'on commence à préparer la deuxième entrée de l'armée, celle qui aboutira à un véritable *Parlamento* de paix avec les « Indiens de guerre ».

Le rapport d'Ovalle nous apprend que l'on choisit pour patron l'apôtre Saint François-Xavier en raison de la vénération que lui portait le gouverneur. Le guidon de l'armée portait son image, et, comme nous pouvions nous y attendre, quelque chose d'insolite arriva à cet étendard pendant toutes les messes qui furent dites lors de la préparation de cette deuxième expédition. A savoir : quand on approchait du mur à côté de l'autel, l'image du saint restait toujours tournée vers l'extérieur à la vue de tout le monde. Aux yeux du Marquis, cette circonstance ne fut pas accidentelle, il l'interpréta comme un signal de la Reine du Ciel et décida de mettre dorénavant l'image du saint devant l'armée royale comme un bouclier dont la vision encouragerait les soldats, *con la confianza de que el Conquistador que lo fue de Oriente, querra Dios lo sea tambien aora del Occidente (...)* (fol. 800).

Qu'il s'agisse de Saint François-Xavier n'est pas fortuit. Jésuite de la première heure, missionnaire en Orient et tout récemment canonisé par Rome, avec Saint Ignace de Loyola (1622), Saint François-Xavier constituait un référent idéal dans ces terres frontalières.

Avant de quitter Concepción, mardi dix-huit décembre 1640, pour se diriger vers le fort de Nacimiento, *que esta mas proximo a las tierras del enemigo* (fol.800), où il devait rejoindre les « tercios » des forts d'Arauco et de Santa María, le gouverneur s'arrêta à la cathédrale et notamment à sa chapelle afin de prier à Notre-Dame des Neiges. Cette image sainte était très vénérée : lors de la première conquête du Chili, elle fut vue par les ennemis à la tête de l'armée espagnole ; elle chassait le camp adverse en lui jetant de la poudre dans les yeux<sup>27</sup>.

---

diriger les assembles de guerre. Les Espagnols l'appellent : « Toqui » ; « Toqui général » ; commandant suprême ; p. 272.

27 D'autres miracles furent attribués à cette image, Voir Olivares, p. 308-311 et Ovalle, Libro V, cap XIII-XIV, p. 182-188. Nous nous bornons ici à décrire celui auquel l'opuscule fait allusion et à reproduire la gravure qui lui correspond faite et publiée par Ovalle dans son *Histórica relación...*. Un dossier sur cette vierge frontalière reste à faire. De toute manière, nous renvoyons à Alaperrine-Bouyer, chap. II, où elle analyse le miracle accompli par la Vierge de Cuzco. Cette vierge aveugla également les Indiens par l'intermédiaire d'un « objet magique » (p. 36-38). L'auteur fait une comparaison entre la gravure que nous reproduisons ici et celle d'Huaman Poma illustrant le miracle de Cuzco. Toutes les deux très ressemblantes car il s'agit d'un même type de miracle – Alaperrine-Bouyer se demande s'il n'y a pas eu une source commune –, mais véhiculant

L'évocation faite des images miraculeuses de Saint François-Xavier et de Notre-Dame des Neiges, toutes deux à la tête de l'armée, est éminemment belliciste. Devons-nous nous en étonner si l'on considère le sud du Chili comme un « *limes religieux* » où se heurtent catholicisme et paganisme, voire civilisation et barbarie<sup>28</sup> ?

Revenons au récit d'Ovalle. Suivant le fil de la lecture, un nouveau signal divin vient nous frapper : nous découvrons que le jour de la cérémonie de la paix au *Parlamento* était un six janvier, jour de l'Épiphanie du Seigneur, « (...) *que parece fue presagio de que quería Dios, que en el día que los Santos Reyes rindieron sus cetros y coronas, en nombre de la Gentilidad que representavan, al recién nacido Rey de los cielos y tierra, le rindiese también este Gentilísimo Chileno, su indomita cerviz, y la sujetase al suave yugo de su ley (...)* » (fol. 801). Voilà ces « Chiliens » qui jusque là ne se pliaient pas aux Espagnols venir offrir la paix le jour symbolique du six janvier, preuve irréfutable de l'intervention de Dieu dans cet événement. Il est intéressant de constater qu'à nouveau, ici, le miracle est utilisé pour présenter ce qui est une reculade des Espagnols, contraints de négocier avec les Araucans, comme la capitulation de ceux-ci, sinon directement face aux Espagnols, du moins face au catholicisme.

Enfin, un dernier prodige, survenu en des circonstances assez rocambolesques, met fin au récit d'Ovalle. Il y raconte qu'après les accords le Marquis de Baidés se rendit à Imperial, ville perdue par les Espagnols lors du dernier soulèvement indigène, « *paso el ejército a la ciudad, que fue, y ahora no es sino ruinas de la Imperial* » (fol. 802). Là-bas, le gouverneur voulut que l'on cherchât les ossements du dernier évêque Don Agustín de Cisneros, décédé deux ans avant la révolte, afin de les ramener à Concepción. Pourquoi récupérer ces « saints ossements », comme les appelle plus loin Ovalle, puisqu'on venait de convenir avec les Indiens la reprise des villes ? Voulait-on faire des reliques de l'évêque Don Agustín de Cisneros un objet de culte ? Quoi qu'il en soit, le miracle eut lieu à Imperial pendant qu'on cherchait la dépouille. On décida de dire une messe chantée afin de remercier pour le succès du *Parlamento*, pour édifier les gentils et consoler la Chrétienté. On

---

des messages différents : celle d'Ovalle serait faite à la gloire des armées espagnoles, celle d'Huaman Poma représenterait le point de vue Indigène (pp. 53-55).

<sup>28</sup> Nous empruntons l'idée de « *limes religieux* » à Calvo, voir son article *Croix miraculeuses...*

choisit les ruines de la grande église pour le faire, même si l'on entendit une voix dire que cela aurait été mieux dans un paisible verger : « *corrio voz por dos vezes, que no sino en una de aquellas huertas que sobresalia alli mas fresca y apacible* » (fol. 802). On tenta, de toute façon de préparer l'autel dans l'église, mais au troisième essai, conduits par une force secrète, on opta pour une célébration de la messe dans le verger : « (...) *aunque por dos vezes se començo a aliñar un Altar para decirla en la dicha Iglesia, a la tercera parece que llevados de una fuerça secreta se resolvieron de que se dixesse en la dicha huerta (...)* » (fol. 802). On éleva le crucifix que le général D. Diego Gonçalez Montero portait sur lui, *y estuvo la maravilla en que* la messe finie on apprit que ce verger appartenait à la grand-mère de la femme de ce chevalier ; que cette dame avait apporté le crucifix d'Espagne et qu'elle mourut avec le crucifix entre les bras, « *que parece quiso con esto este Señor honrar aquel primer sitio donde avia sido honrado y adorado de sus devotos siervos* » (fol. 802).

L'utilisation du symbole de la croix-passion comme arme du catholicisme dans les régions « marginales » a été déjà étudiée<sup>29</sup>. Nous nous appuyons sur ce travail pour indiquer qu'au Nouveau Monde, il sert d'abord à délimiter l'espace spirituellement conquis. Nous le voyons à cette occasion : la croix se manifeste là où elle avait été vénérée pour la première fois. Puis, elle se constitua en symbole d'appropriation, ce qui est également illustré dans cet exemple car la croix fut dressée lorsqu'on considéra maîtriser définitivement du sud du Chili. Enfin, sur les *limes*, la croix-passion reste toujours conquérante, évangélisatrice, signe de reconnaissance, vigie protectrice. Ce n'est donc pas un hasard si Ovalle veut conclure son récit en évoquant l'image d'une croix miraculeuse.

### **Les Indiens**

Nous l'avons vu, il ne faut même pas argumenter quoi que ce soit en faveur de l'action pacificatrice du gouverneur, le Marquis de Baides ; tout ce qui s'est passé n'a été que la volonté de Dieu. En outre, l'opuscule montre, pour la tranquillité de son public, combien les Indiens, ceux avec qui on a signé l'accord de paix, sont pleins de qualités.

Ainsi, les Araucans du sud du Chili sont, avant tout, des bons guerriers. Nous rencontrons dans cet opuscule l'exaltation de l'adversaire

---

<sup>29</sup> Voir CALVO, dans *Cahiers...*

caractéristique des récits épiques<sup>30</sup>: « (...) mostrandose en todas las ocasiones tan valerosos, intrepidados, astutos y valientes soldados, como se ve, pues peleando con armas tan inferiores a las de fuego, de que usa el campo Español, ellos solos le han hecho punta en la America, y le han resistido y puesto no pocas vezes en cuidado, con admiración de insignes soldados (...) » (fol. 799).

Par ailleurs, les Indiens, comme ils l'ont montré à plusieurs reprises tout au long du *Parlamento*, sont des bons orateurs: « (...) Anteguano (...) començo un razonamiento tan elegante, y con tan vivas razones, naturales tropos, y figuras retóricas, acerca de la paz, y apoyando lo capitulado, que pudieran muchos Oradores envidiar la facundia, y energia con que el indio hablava (...) » (fol. 802).

Enfin, ces Araucans sont également de bons chrétiens : « (...) los Indios tambien por lo general son christianos ; y los antiguos que se criaron con los Españoles antes de que se levantasen con esta ciudad les tienen cariño, y amor. Conservan cruces en sus casas, invocan el dulcísimo nombre de Jesus quando estornudan, tropieçan o se lastiman. Muestranse bien afectos a las cosas de nuestra santa Fe Católica. Claman por los padres de la Compañia de Jesus, que vivan entre ellos, y les enseñen las cosas de su salvación (...) », (fol. 802).

Le *Parlamento* de paix tenu à Quillín s'intègre dans un contexte plus ample où la Couronne privilégie, depuis les Ordonnances de 1573, les rapports diplomatiques avec les communautés indigènes non conquises<sup>31</sup> ; il présente cependant la particularité de s'être déroulé selon un rituel indigène et en langue indigène<sup>32</sup>. Ovalle, en écrivant pour un public péninsulaire étranger qui méconnaissait la réalité américaine, trouve pour cette cérémonie indienne des antécédentes dans les Saintes Écritures : « *Aviendose apeado todos, y tomando cada cual su asiento, se hizo silencio, y queriendo començar el parlamento el Capitan Miguel de Ibarzos, Lengua General del Reyno, se levanto el Cacique Anteguano (que como Señor de la tierra traia en la mano la*

---

<sup>30</sup> Cette tradition « épique » remonte aux premiers chroniqueurs « chiliens » et notamment à Ercilla.

<sup>31</sup> L'activité diplomatique va se concentrer notamment sur les lignes frontalières stables, et son instrument juridique par excellence sera le traité, voir Levaggi, p. 13-16. En ce qui concerne la vision de l'« autre », cette politique qui oblige à s'adresser aux Indiens, à leur parler, suppose la reconnaissance des indigènes comme des êtres différents mais égaux, voir Todorov, p. 169

<sup>32</sup> Ce n'était pas, de toute façon, la première fois que cela arrivait, voir le pacte de « guatiao » entre Colomb et Guacanagnari, voir Levaggi, p. 39-41.

*rama de canelo*<sup>33</sup>, señal de paz entre esta gente, como lo ha sido el de oliva aun entre Dios, y los hombres) (...)» (fol. 801). «Acabando Anteguano su razonamiento se mando traer luego una destas ovejas (...) y levantandose uno de los Toquis, o General de la guerra, y tomando en la mano un baston de hasta dos varas de alto, le dio un feroz golpe con que la rindio a sus pies, y assi fueron prosiguiendo los demas dexando muertas hasta numero de veinte y ocho,(...). Ceremonia (aunque Gentilica) parece tiene su fundamento en muchas Historias, y aun en las sagradas no le falta, donde vemos, que en señal de paz mandava Dios rociar las puertas con sangre, como se ve en el capitulo doze del Exodo, y assi lo entiende san Pablo en el capitulo nueve de la carta que escribió a los Hebreos<sup>34</sup> » (fol. 801).

Ces parallélismes établis par Ovalle entre les traditions indiennes et les chrétiennes ont leur importance. Ils montrent, d'une part, une assimilation par les Espagnols du monde araucan, ou du moins, son acceptation partielle. D'autre part, ils dévoilent une volonté d'identification de ce monde au monde hispanique. En conséquence, la comparaison ouvre une possibilité de communication entre les deux univers permettant des influences réciproques et prépare ainsi l'appropriation de l'Autre et de son univers<sup>35</sup>.

Quillín se conclut par un accord de paix dans lequel les Indiens deviennent des vassaux du roi – sans être sujets à l'« encomienda » –, ils récupèrent leurs terres et rendent les captifs. Les Espagnols, à leur tour, reprennent les villes perdues. Dorénavant Araucans et Espagnols se rencontreront régulièrement dans des *Parlamentos* afin de régler leurs problèmes.

### **Les captifs**

La libération des captifs Espagnols fut une des conséquences les plus importantes, sinon la plus importante, du traité de Quillín. L'intérêt qu'Ovalle lui accorde au long de l'opuscule mérite d'être souligné.

La captivité des Espagnols parmi les Indiens comme phénomène généralisé, c'est à dire de longue durée et concernant un nombre de personnes important, était quelque chose d'insolite dans l'histoire de la Conquête mais plus courant à la frontière chilienne. Malgré les différentes

---

33 « Boqui » ou « Foqui », arbre américain à feuillage persistant que les Espagnols appelèrent « canelo », voir Obregón Iturra, note 14.

34 C'est nous qui soulignons.

35 À propos du sens de la comparaison, voir Alberro, p.13-14

expériences plus ou moins heureuses<sup>36</sup>, les conditions de vie imposées en général par les Araucans aux captifs: isolement des autres captifs, interdiction de parler la langue maternelle, intégration dans leur société comme épouses, esclaves ou dans des métiers « utiles » – forgeron, etc. – les forçaient à s'assimiler au groupe indigène<sup>37</sup>. Les captifs subissaient ainsi une profonde acculturation. Assurer leur libération et leur salut devint bientôt une obsession pour la société coloniale, mais l'heure de leur libération arrivée, les contradictions saisissaient les captifs ainsi que les Espagnols: « (...) y en prendas della (de la paix) truxeron de presente al Marques tres Españolas cautivas, y dos niñas nietas de la una, las quales recibio su Señoria con tanta ternura como testificaron sus ojos, viendo señoras tan principales, y de tanta calidad, en tan vil y despreciado trage, desfiguradas y maltratadas de los rigores del sol y frio, y como quien avia 42 años que de sus estrados avian passado a la miserable servidumbre y esclavitud de aquellos barbaros, viendose esclavas las que nacieron señoras y sirviendo a sus miserables criados las que nacieron para mandarlos y servirse dellos. Arrojaronse a sus pies, y olvidadas ya con el tiempo del lenguaje y frase Español, parte en lengua del Indio, y parte en nativa mal limada, declaravan los compasivos afectos de su coraçon, y bañados sus rostros con tiernas lagrimas, le davan las gracias por su venida, y puestas de rodillas le confesaban Angel, y aclamavan Redemptor, no menos de sus cuerpos, que de sus almas, pues no pudieron de otra manera salvarlas si murieran en poder de aquella barbara fiereza, que les robo la mejor joya del alma, y el inestimable tesoro de su pureza, con la inexcusable violencia que les hizo el furor de su arrebatada pasion, y absoluto poder » (fol. 800).

Le Marquis, proclamé ange et rédempteur par les captives, est attendri et en même temps scandalisé. Ce n'est pas uniquement qu'elles ressemblent aux Indiennes – par leurs peaux tannées, leurs habits et leur langage –, mais aussi parce qu'elles sont devenues les esclaves de ceux qui devraient les servir, renversant ainsi la hiérarchie « naturelle ». De plus, ces femmes libérées par Baides ont eu de la descendance avec les Indiens – elles ont déjà des petites filles –, c'est dire que la captivité des Espagnols a une conséquence fondamentale, le métissage: « (...) y los que instan mas en esto (que les pères de la Compagnie de Jésus aillent habiter parmi eux et leur apprennent les choses relatives à leur salut) son los desdichados Españoles cautivos, que aunque tienen ya libertad para salir del cautiverio (le Parlamento a déjà eu

---

<sup>36</sup> Voir Lázaro Ávila [95].

<sup>37</sup> Voir Lázaro Ávila [94], p. 196-201 et Zapater [88], p. 295-301.

lieu), o ya por la vergüenza de parecer entre los suyos, olvidados de la policia, y nativa lengua; o lo que es mas cierto, por estar ya tan enviados en las costumbres de los Indios, que lo menos que tienen aprendido dellos es la poligamia, pues el que menos tiene seis mugeres, y gran numero de nietos y nietas, que son otras tantas amarras, o raices que los tienen asidos a su desdicha, y con notable olvido de Dios » (fol. 802).

Nous découvrons que les captifs ne veulent pas nécessairement rejoindre la société espagnole. Une des raisons qui expliquerait ce refus c'est la honte qu'ils ressentaient d'être devenus presque des Indiens. Nous rappelons le cas des femmes de l'exemple précédent. Pour celles-ci s'ajoute, même si dans le fragment cité cela est implicite – d'autres sources l'affirment clairement – la honte d'avoir été outragées par les Indiens<sup>38</sup>. Ici, les captifs culpabilisent d'avoir oublié la langue et la civilisation espagnoles, mais surtout, d'avoir intégré des coutumes complètement immorales telles que la polygamie. Mais, est-ce les captifs qui ressentaient cette honte, ou plutôt les Espagnols qui expriment leur malaise face au degré d'intégration des captifs dans le monde indigène ? N'est-ce pas un moyen d'exorciser une réalité difficile à admettre<sup>39</sup> ? Enfin, allègue Ovalle, les captifs sont attachés à la société indienne par leur progéniture. Les métis, et même les fils des couples d'Espagnols, étaient complètement assimilés au monde où ils étaient nés. L'opuscule nous apprend qu'il y a même des caciques métis comme ce « *D. Antonio Chicagualla, hijo de doña Aldonsa de Castro, señora Española muy principal, y noble; y de un Indio gran Señor, que después de cautiva la eligio por su muger...* » (fol. 801). Après leur libération les métis choisissaient toujours de rester avec les Indiens ainsi qu'une grande partie de leurs mères. Les hommes devenaient souvent Capitaines de *Indios amigos* par leur connaissance de la langue et les coutumes indigènes.

---

38 « (...) no querían venir delante de los nuestros por verse preñadas, escogiendo por mejor partido el quedarse condenadas a perpetua esclavitud antes que padecer tal vergüenza a ojos de sus maridos y de todo el campo (...) », voir González de Nájera, p. 68, cité par Zapater [88], note 23.

39 « Hace reconocido con grandes experiencias que todos estos españoles o mestizos cautivos, criados o nacidos entre los indios, aman tanto sus vicios, costumbres y libertad, que son perjudiciales entre nosotros (...) y así fuera conveniente echar de la frontera a todos los que nacieron, se criaron o estuvieron muchos años cautivos, en especial si son hombres ruines, como lo son casi todos, menos los hombres principales, como no tengan nada de indio » Quiroga, p. 229, cité par Lázaro Ávila [94], p. 202.



## La terre

Enfin, la façon dont Ovalle perçoit l'espace chilien vient compléter l'image qu'il peint de l'univers frontalier. Dans son but de propagande, l'opuscule met l'accent sur les potentialités économiques de la terre chilienne, fertile pour la culture et l'élevage du bétail et riche en minéraux, elle est également une terre d'une grande beauté. Suivons le Marquis de Baidés lorsque en traversant le fleuve la Imperial vers le sud, il rentre dans les terres de Lincopichon et établit avec lui un premier accord de paix. Ovalle semble pénétrer ses pensées : *Oyo el Marques al Cacique con agrado ; y llamando a consejo, lastimandose de ver perdidas tantas y tan fertiles tierras, y floridos Paisés como vino reconociendo por los caminos, y considerando quanto importava al real servicio que se lograsen estos campos tan capaces para todo genero de labor, y criança de ganados, tan amenos, con tanta diversidad de fuentes, rios, y arroyos, de las mas saludables y delicadas aguas que se conocen, por nacer y correr por minerales de oro, de que estan llenos aquellos montes y quebradas, y generalmente toda la tierra de Chile, y quan inacabable era esta guerra por lo inexpugnable de sus montañas, cerros, y laderas ...* (fol. 800). Ailleurs, Ovalle met à profit l'arrivée de Baidés à la Imperial, après la conclusion du *Parlamento*, pour dire à propos des vergers qui entourent la ville: *Vieronse aquellas vegas cubiertas de gente, hombres, mugeres y niños cultivando sus sementeras de trigo, maiz, y demas legumbres. Es esta tierra muy amena y fecunda, abundantisima de todo, el cielo y suelo brotando alegria muy despejada de montañas, y solo a manchas algunas que le dan grande hermosura; en unas partes se explaya por vistosos, y apacibles valles y en otras por muy tendidas; lo mas aparejadas para cria de ganados* (fol. 802).

La louange de la nature américaine chez les auteurs créoles a été minutieusement analysée et il serait sans intérêt de s'attarder ici sur ce point<sup>40</sup>. Peut-être prend-t-elle une texture particulière, plus forte encore, dans le cas chilien ? Par ailleurs, l'auteur ne cache pas combien cette nature chilienne était inexpugnable et comment cela constituait un empêchement pour la conquérir. C'est ainsi que le texte évoque l'image d'un Chili beau et fécond mais aussi réfractaire à la conquête. Un dernier exemple vient renforcer cette idée. Après Quillín, l'armée espagnole pénètre dans les ruines de la Imperial : *es su sitio una eminencia que cae en el estrecho, y punta que*

---

<sup>40</sup> Nous renvoyons notamment à Lavallé, chapitre I de la V<sup>e</sup> partie : *Défense et illustration du créole*, p. 909-985, il montre que les accusations métropolitaines responsabilisant la nature américaine de la dégénérescence des créoles provoquent chez ces derniers une réponse parallèle mais opposée.

*hazen dos famosos rios ; el uno que tomo el nombre de la misma ciudad, y es caudaloso, y grande y el otro que llaman de las Damas, por su apacibilidad, y belleza, y corre marginado de vistosas arboledas de todo genero de frutas de Castilla y olivos que suben a los cielos: Cruzan y pasean los Indios estos rios en sus canoas, en que tienen muy grande recreo; y de la otra vanda se descubren en las caserías muchas, y muy amenas huertas, (...).* À nouveau on retrouve une image stéréotypé de l'espace décrit : Ovalle peint ici un tableau idyllique, presque paradisiaque, des vergers des alentours de la Imperial. Mettons en exergue la comparaison qu'Ovalle établit entre la végétation qu'on y trouve et celle de l'Espagne. Dans la compétition, la nature chilienne n'est pas vaincue, elle dont les oliviers montent jusqu'aux cieux. N'oublions pas pourtant que le récit était adressé à un public espagnol : il fallait à la fois lui donner des références connues, mais ne pas hésiter à bousculer le sentiment qu'il pouvait avoir de sa supériorité.

Enfin, Ovalle semble s'adresser aussi à la Péninsule lorsqu'il rappelle que bien que le Chili reste une terre non maîtrisée et méconnue, on continue à verser du sang pour elle, et que c'est ainsi, coup après coup, qu'on arrivera à s'en emparer. Ainsi, en route vers Quillín, les osts espagnoles se rassemblent au fort de Nacimiento et marchent *hasta la ciudad antigua, y aora fuerte de Angol ; y aviendose aloxado en la vistosa y fresca vega de su rio, passo muestra toda la cavalleria y infanteria, haziendo ostentacion de sus luzidas armas y cavallos. Y aviendo passado por Curarava, sitio donde fue desbaratado y muerto el Gobernador Martín Garcia Oñes y Loyola, de que resultado el alçamiento general de los Indios, y ruina de las ciudades, dispuso la piedad Christiana del Marques, que se le hiciesen unas honras en aquel lugar, y assi se erigio un sumptuoso tumulo, y se canto una Missa, y dixeron rezadas las que se pudieron* (fol.800).

Ovalle ne localise géographiquement Curalaba que de façon imprécise - quelque part entre Angol et la vallée de Quillín- et ne dit même pas s'il s'agit d'un village, une montagne, etc. Curalaba est seulement l'endroit où le gouverneur García Oñes y Loyola fut assassiné, au début de la révolte de 1598, à la suite de laquelle les Espagnols durent se retirer au nord du Biobío. Le Marquis rend hommage à son prédécesseur là où il fut tué. Il semble que le souvenir de ce fait remarquable était important à entretenir, puisqu'il servait à circonscrire l'espace en le remplissant d'un vécu. En d'autres termes, c'était la manière de s'approprier cet espace par ailleurs si imprenable : on a recours à l'Histoire afin de se saisir de la Géographie.

## Conclusions

Que pouvons-nous dire finalement de l'image de la frontière chilienne que véhicule ce texte ?

D'abord, qu'elle est présentée comme une terre où les prodiges prolifèrent, où l'on trouve une prédisposition à interpréter tout comme un signe céleste. La présence espagnole et la foi dans le Christ y étant contestées, on y éprouve, semble-t-il, un constant besoin d'être rassurés par Dieu. Dans ces régions incertaines, les miracles, ou plutôt la façon dont ils sont instrumentalisés, servent à réaffirmer l'avancée conquérante face aux Indiens et face à l'idolâtrie. C'est grâce à tous les prodiges survenus que le récit d'Ovalle arrive à présenter les accords de Quillín comme une réussite. Ces miracles ont, en outre, une teinte nettement belliciste ; nous voyons la lutte matérielle se prolonger ainsi dans le spirituel. Et pourtant, bien qu'ici l'ennemi soit moins fuyant qu'ailleurs, nous constatons qu'il a été plus ou moins accepté et reconnu dans son altérité. C'est peut-être la force des choses : ne pouvant pas conquérir les Araucans, on se prépare à les intégrer.

Par ailleurs, ces contradictions qui percent l'univers frontalier semblent, au Chili, se cristalliser de manière exemplaire dans la figure des captifs, voire de leurs enfants métis, car l'ambiguïté qu'ils représentent, mi-Espagnols, mi-Indiens qu'ils sont, trouve sa correspondance dans l'ambiguïté des sentiments que leur condition éveille chez les Espagnols.

Enfin, l'opuscule d'Ovalle est surtout le récit d'une tragédie épique, celle de la frontière chilienne. Nous y trouvons tous les ingrédients qui caractérisent les épopées: la célébration d'un grand fait, le *Parlamento* de Quillín, et de son protagoniste, le héros incarné par Baides ; l'ennemi, ces Araucans si bien considérés, mis en valeur ; le merveilleux mêlé au vrai, la légende à l'histoire ; et un espace insaisissable, idéalisé et marqué par le souvenir des grands faits tragiques.

**Amaya CABRANES**  
**Doctorante,**  
**Université de Paris X - Nanterre**

## Sources

- ABREU y BERTODANO, Joseph Antonio de. *Coleccion de los Tratados de Paz, alianza (...) desde el establecimiento de la Monarchia Gothica hasta el feliz reynado del rey NSD Phelipe V...* Madrid, 1746.
- ERCILLA y ZUNIGA, Alonso de. *La Araucania*. Barcelona: Imprenta D. Manuel Sauri, 1845.
- GONZALEZ DE NAJERA, Alonso. *Desengaño y reparo de la guerra de Chile*. Santiago: COLHCH, XVI, 1889.
- MARINO DE LOVERA, P. *Crónica del Reino de Chile*. Santiago: COLHCH, 1865.
- NUÑEZ DE PINEDA y BASCUNAN, Francisco. *Cautiverio Feliz*. Santiago: Universitaria, 1970.
- OLIVARES, P.J Miguel de. *Historia militar, civil y sagrada de Chile* .COLHCH, IV.
- OVALLE, Alonso de. *Histórica Relación del Reino de Chile*. Roma, 1646
- QUIROGA, Jerónimo de. *Compendio histórico de los mas principales sucesos de la conquista y guerra del reino de Chile*. Santiago: COLHCH, XI, 1878
- ROSALES, Diego de. *Historia general del Reino de Chile, Flandes Indiano*. Andrés Bello, 1989.

## Bibliographie

- ALAPERRINE-BOUYER, Monique. *La vierge guerrière. Symbolique identitaire et représentations du pouvoir au Pérou (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*. Vol. 1 : CRAEC, Travaux et documents, 1999.
- ALBERRO, Solange. *Les Espagnols dans le Mexique colonial. Histoire d'une acculturation*. Paris : Armand Collin, 1992.
- ALBERT-LLORCA, Marlene et ALBERT, Jean-Pierre. « Mahomet, la vierge et la frontière ». *Annales HSS*, juillet-aôut 1995, 855-886.
- BARROS ARANA, Diego. Vol. IV, *Historia Jeneral de Chile*. Santiago : Rafael Jover Editor, 1885
- BLANCPAIN, Jean Pierre. « Conquête et frontière en Amérique Latine. Le Chili et les Araucans des origines au XIX<sup>e</sup> siècle ». Thèse 3ème cycle, Université de Franche-Comté, 1983
- CALVO, Thomas. « Croix miraculeuses et frontières religieuses: de la Méditerranée au Pacifique (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) ». *Cahiers des Amériques Latines*, 33, 2000, 15-31.
- \_\_\_\_\_. « El norte de México, "la otra frontera": hispanización o americanización (siglos XVI-XVIII) ». *Historias*, 45, abril 2000, 21-43.
- CASANOVA, Wilfredo. « Réalité et exaltation de la nature "chilienne" dans la "Crónica "de Gerónimo de Vivar et dans l'"Histórica relación" d'Alonso de

- Ovalle ». *La nature américaine en débat : identités, représentations, idéologies*, 9-36. Press Universitaires de Bordeaux, 1991.
- CASANUEVA, Fernando. « Guerre et nature au Chili: représentation et témoignage (1601-1607) d'Alonso González de Nájera ». *La nature américaine en débat : identités, représentations idéologies*, 37-69. Press Universitaires de Bordeaux, 1991.
- FOERSTER, Rolf.G. *Jesuitas y Mapuches 1593-1767*. Santiago de Chile: editorial Universitaria, 1996.
- GARCIA AYLUARDO, C. et RAMOS MEDINA, M., eds. *Mujeres, instituciones y culto a Maria Manifestaciones religiosas en el mundo colonial americano*. Mexico : 1994.
- GIUDICELLI, Christophe et RAGON, Pierre. « Les martyrs ou la vierge ? Frères martyrs et images outragées dans le Mexique du Nord (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) ». *Cahiers des Amériques Latines*, 33, 2000, 33-55.
- HANISCH S.I, Walter. *El historiador Alonso de Ovalle*. Caracas: Andrés Bello, 1976.
- JARA, Alvaro. *Guerre et société au Chili. Essai de sociologie colonial*. Paris : IHEAL, 1961.
- LAVALLE, Bernard. « Recherche sur l'apparition de la conscience créole dans la vice-royauté du Pérou. L'antagonisme hispano-créole dans les ordres religieuses ». Bordeaux III, 1978.
- LAZARO AVILA, Carlos. « Los cautivos en la frontera araucana ». *Revista Española de Antropología Americana*, 24, 1994, 191-207.
- \_\_\_\_\_. « Conquista, control y convicción : el papel de los Parlamentos indígenas en México, Chaco y Norteamérica ». *Revista de Indias*, LIX, 1999, 645-673.
- \_\_\_\_\_. « Las visiones condicionadas de Falcón y Pineda : dos cautivos europeos ante la sociedad araucana ». *Visión de los otros y visión de si mismos*, eds F. DEL PINO et C. LAZARO AVILA, 127-139. Madrid: CSIC, 1995.
- LEVAGGI, Abelardo. *Diplomacia hispano-indígena en las fronteras de América*. Madrid : Centro de Estudios Políticos y Constitucionales, 2002.
- MENDEZ BELTRAN, Luz Maria. « La organización de los Parlamentos de Indios en el siglo XVIII ». *Relaciones Fronterizas en la Araucanía*, 107-174. Universidad católica de Chile, 1982.
- OBREGON ITURRA, Jimena. « Les Araucans du Chili au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle selon un manuscrit anonyme ». *Journal de la société des américanistes*, LXXVII, 1991, 157-172.
- SILVA G., Osvaldo, *Atlas de historia de Chile*. Editorial universitaria, 1983.
- TODOROV, Tzvetan. *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*. Éditions du Seuil, 1982.
- VILLALOBOS, Sergio. « Tres siglos y medio de vida fronteriza chilena ». *Estudios (Nuevos y Viejos) sobre la frontera*, eds F. DE SOLANO et S. BERNABEU, 289-359. Madrid: 1991
- \_\_\_\_\_. *La vida fronteriza en Chile*. Mapfre, 1992.

*Amaya Cabranes*

VIVEIROS DE CASTRO, Eduardo. « Le marbre et le myrte. De l'inconstance de l'âme sauvage ». *Mémoire de la tradition*, eds. A. BECQUELIN et A. MOLIME. Nanterre : Société d'Ethnologie, 1993.

ZAPATER, Horacio. « Parlamentos de paz en la guerra de Arauco (1612-1626) ». *Araucania. Temas de Historia Fronteriza*, eds. S. Villalobos et J. Pinto, 47-82. Universidad de la Frontera, 1985.

\_\_\_\_\_. « Testimonio de un cautivo. Araucania, 1599-1614 ». *Historia*, 23, 1988, 295-32.

ZAVALA, Jose Manuel. *Les Indiens Mapuche du Chili: dynamiques inter-ethniques et stratégies de résistance, XVIII<sup>e</sup> siècle*. L'Harmattan, 2000.